DISSERTATION

N° 187.

SUR LA NYMPHOMANIE,

OU FUREUR UTÉRINE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 12 *août* 1818, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR ANTOINE-SÉVERIN BELMER, de Clâtres,

Département de l'Aisne,

Bachelier ès-lettres de l'académie de Paris; Élève de la première classe de l'École pratique, et Membre de la société d'instruction médicale de la même ville, etc.

Principiis obsta ; serò medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluêre moras.

OVID.

Philosophus fit, qui morbis animi mederi contendit.

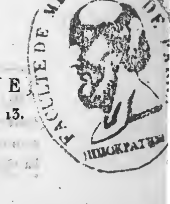
SAUVAGES, *Nosol. method.*, t. 2, p. 163.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

- M. LEROUX, Doyen.
- M. BOURDIER.
- M. BOYER.
- M. CHAUSSIER.
- M. CORVISART.
- M. DEYEUX.
- M. DUBOIS.
- M. HALLÉ.
- M. LALLEMENT, *Examinateur.*
- M. PELLETAN, *Examinateur.*
- M. PERCY, *Examinateur.*
- M. PINEL, *Examinateur.*
- M. RICHARD, *Examinateur.*
- M. THILLAYE.
- M. DES GENETTES.
- M. DUMÉRIL.
- M. DE JUSSIEU.
- M. RICHERAND.
- M. VAUQUELIN.
- M. DESORMEAUX, *Président.*
- M. DUPUYTREN.
- M. MOREAU.
- M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DU PLUS TENDRE DES PÈRES.

Hommage de respect et d'amour filial.

A MES CHERS PARENS.

Comme le témoignage de mon inviolable attachement, et des sentimens de gratitude que leur tendre amitié m'a toujours inspirés.

A. S. BELMER.

INTRODUCTION.

PARMI les nombreuses maladies qui affligent l'espèce humaine, aucune ne demande plus d'attention et de sollicitude de la part du médecin que celles qui affectent la femme aux différens âges de la vie. Pénétré de cette vérité, sans consulter l'insuffisance de mes moyens, et n'ayant d'autre désir que de me rendre utile un jour à l'humanité, ma première intention fut d'abord d'écrire sur cette partie intéressante de la médecine, qui depuis des siècles a été l'objet des méditations des praticiens les plus éclairés. Déjà je me disposais à émettre mes idées sur les maladies des femmes en général, déjà même j'avais recueilli différens matériaux à cet égard, lorsque, réfléchissant sur les connaissances variées et profondes qu'exigeait un pareil travail, je sentis bientôt la nécessité d'abandonner mon premier projet, pour ne m'occuper que d'une maladie en particulier. La *nymphomanie* me parut un sujet assez important pour servir de texte à cet acte inaugural; aussi me suis-je déterminé à présenter aujourd'hui quelques réflexions sur cette maladie, qui, dans une foule de circonstances, peut occasionner chez les femmes les plus grands désordres, et les entraîner dans les excès les plus effrénés.

Pour procéder avec méthode, je diviserai cet opuscule

en plusieurs sections. Dans la première, j'entrerai dans quelques considérations générales relativement à la femme parvenue à l'époque de la puberté. Passant de suite à l'histoire particulière de la *nymphomanie* ou *fureur utérine*, je ferai connaître les différentes causes physiques et morales qui peuvent lui donner naissance. Dans une troisième section, je parlerai du *diagnostic* et du *prognostic*. Enfin je terminerai en exposant, avec quelques détails, les moyens mis le plus ordinairement en usage pour combattre cette affreuse maladie. Tel est le plan que je me propose de suivre; cette division m'a paru la plus convenable pour indiquer tous les symptômes qui caractérisent la *nymphomanie*. Heureux si mes efforts méritent quelques encouragemens ; plus heureux encore si je puis obtenir de l'indulgence de mes juges le titre honorable auquel j'aspire depuis longtemps.

DISSERTATION

SUR LA NYMPHOMANIE,

OU FUREUR UTÉRINE.

Considérations générales.

« L'HOMME et la femme, dans les premières années de la vie, « (dit *Roussel*), ne paraissent point, au premier aspect, différer « l'un de l'autre : ils ont à peu près le même air, la même délica- « tesse d'organes, la même allure, le même son de voix; assujettis « aux mêmes fonctions et aux mêmes besoins, souvent confondus « dans les mêmes jeux dont on amuse leur enfance, ils n'excitent « dans l'âme du spectateur, qui les contemple avec plaisir, aucun « sentiment particulier qui les distingue. » Et, sans la puberté qui vient interrompre cette espèce d'harmonie, on peut dire qu'il n'existerait de différence sensible entre l'homme et la femme que par les organes de la génération. A cette seconde époque de la vie, en effet, nous voyons chacun de ces individus prendre la forme et les caractères dont la nature les a gratifiés. Non-seulement il s'établit chez les deux sexes un nouveau mode d'existence, mais encore il survient des changemens notables dont l'influence est aussi manifeste sur le physique que sur le moral. La grande révolution qui s'opère alors ne présente pas néanmoins la même série de phéno-

mènes. L'homme arrive ordinairement à l'adolescence sans orage ; quelquefois même il parvient à ce terme sans donner à pressentir à ceux qui l'entourent son heureuse transition d'un âge dans un autre. Chez la femme, au contraire, la puberté est signalée par une foule de symptômes qui n'appartiennent qu'à son sexe, et dont les effets se font bientôt ressentir sur chaque système en particulier.

La femme, à cette époque, commence pour ainsi dire une existence nouvelle sous l'influence des organes génitaux. L'utérus, qui jusqu'alors était resté dans l'inertie la plus complète, devient tout à coup un foyer d'action vitale dont l'énergie est plus ou moins marquée, selon les climats, le tempérament et l'idiosyncrasie du sujet : la nature semble concentrer toutes ses forces vers cet organe, qui, dans cet état de choses, maîtriserait la volonté la plus absolue, et triompherait de la plus austère sagesse. Cette vérité n'avait point échappé à deux grands philosophes, *Platon* et *Arétée :* aussi comparaient-ils la matrice à un animal vivant dans un autre, sans être sous sa dépendance, et que ne pourraient vaincre les moyens les plus sages et les mesures les plus justes. *Propter solum uterum mulier est id quod est,* a dit *Vanhelmont.* Cet aphorisme seul suffirait pour justifier l'empire que l'utérus doit exercer sur les femmes à certaines périodes de la vie ; mais d'autres phénomènes non moins importans que les précédens viennent encore caractériser l'époque de la puberté chez les femmes. Par l'excitation que la matrice imprime à toute l'économie, les parties sexuelles entrent dans un état de fluxion apparente ; leurs tissus rougissent et se tuméfient, une chaleur et un prurit incommode s'y développent, le flux menstruel paraît. La femme n'est plus la même ; tout chez elle semble prendre un nouvel être : ses habitudes sont changées, son intelligence développée ; ses idées, naguère enfantines, se portent sur des objets plus capables de fixer son attention ; les formes se dessinent et s'arrondissent, les mamelles se gonflent, la voix prend de la force ; « Ses yeux, auparavant muets et lan-

« guissans, acquièrent de l'éclat et de l'expression ; tout ce que « les grâces naïves, légères, ont de piquant, et tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille dans sa personne. La femme éprouve « alors une surabondance de vie qui cherche à se répandre et à « se communiquer : elle est avertie de ce besoin par de tendres « inquiétudes et par des élans qui ne sont que la voix de la volupté ; pour intéresser toute la nature à sa situation, elle paraît « appeler les plaisirs à son secours : alors tout s'empresse, tout « vole au-devant de la beauté pour la servir et briguer l'honneur « de recevoir ses chaînes (*Roussel*) ». D'après un tel tableau, il semble au premier coup-d'œil que la puberté est pour la femme le plus bel instant de sa vie ; mais il s'en faut bien, hélas ! que cette époque se présente toujours sous d'aussi heureux auspices.

Si, comme l'observe Buffon, « la puberté est le printemps de la « nature et la saison des fleurs, elle est aussi pour la femme une « occasion d'incommodités et de peines qui prennent leur source « dans l'action nouvelle qui vient de s'éveiller dans l'utérus. »

Devenue plus facile à émouvoir, la jeune fille jouit alors d'une susceptibilité plus grande ; sa sensibilité augmente par degrés, elle devient quelquefois excessive ; l'amour gagne son cœur, et, s'il parvient à s'en rendre maître, la passion qu'il inspire peut avoir les suites les plus funestes et donner naissance à des affections très-graves, parmi lesquelles je placerai en première ligne l'hystérie, la chlorose et la nymphomanie.

Comme cette dernière maladie doit particulièrement fixer notre attention, j'abandonne ici ces considérations générales pour ne m'occuper dans ce chapitre que de sa description.

De la Nymphomanie.

On donne le nom de *nymphomanie* à une affection dont le caractère principal est une ardeur extrême pour les plaisirs de l'amour, et qui, selon les degrés d'intensité qu'elle présente, trouble plus

ou moins les facultés intellectuelles, inspire aux femmes les idées les plus lascives, et les fait tomber dans les plus honteux excès. Cette maladie, une des plus affreuses qui puisse affecter le sexe féminin, a été décrite par quelques médecins de la plus haute antiquité; et si plusieurs d'entre eux, soit par pudeur ou par bienséance pour les mœurs, ont gardé un silence absolu sur cette affection, tout nous porte à croire qu'elle a été observée dans les temps même les plus reculés. *Soranus*, chez les Grecs, est le premier qui nous en ait transmis la description; il est également question de la nymphomanie dans *Ætius*; et, selon toute apparence, elle n'était point inconnue d'*Aristote*. On ne trouve à la vérité aucune description particulière de cette maladie dans les ouvrages d'*Hippocrate*, de *Galien* et de *Celse*; mais la plupart des médecins qui ont écrit sur les maladies des femmes en font mention. *Sauvages*, *Astruc*, *Cullen*, *Tissot*, *Vogel*, et beaucoup d'autres encore, ont traité de la nymphomanie avec détail; seulement chacun d'eux l'a caractérisée par des noms différens : c'est ainsi que sous les dénominations d'*andromanie*, d'*hystéromanie*, d'*érotomanie*, de *délire érotique*, de *mélancolie* ou *fureur utérine*, nous retrouvons dans ces auteurs la maladie qui nous occupe, et que nous appellerons, avec M. le professeur Pinel, *nymphomanie*.

Si nous jetons maintenant un coup-d'œil rapide sur ces diverses dénominations, il nous sera facile d'entrevoir quel a été le but de ceux qui les ont créées. Vouloir indiquer le siége de la nymphomanie, et chercher à le désigner par un seul mot, tel a été, je pense, la première intention des médecins qui ont écrit sur cette matière. Ces différens noms, qui paraissent bizarres au premier aspect, n'ont donc point été donnés sans motif; aussi je les rappelle, dans cette circonstance, pour tâcher de faire voir que, si les auteurs ont appelé d'une manière différente la nymphomanie, leur opinion a toujours été à peu près la même relativement aux causes et aux symptômes de cette affection. En voulons-nous une preuve plus convaincante encore? parcourons un instant leurs écrits, et nous

verrons que, d'un commun accord, tous reconnaissent pour symptôme général de cette maladie une certaine aliénation d'esprit, qu'ils regardent comme le résultat de causes physiques ou morales; et qu'enfin le plus grand nombre range la nymphomanie dans la classe des affections mentales. C'est aussi, je crois, la place qu'elle doit occuper dans un cadre nosologique.

Sans m'arrêter plus long-temps sur cette matière, je passe aux causes qui peuvent développer cette affection; comme elles sont assez nombreuses, je vais tâcher de mettre le plus d'ordre possible dans leur énumération.

Causes de la Nymphomanie.

Causes éloignées prédisposantes. Quoique la nymphomanie puisse exister chez toutes les femmes en général, depuis la puberté, où la sensibilité utérine se développe, jusqu'à la décrépitude, où elle s'éteint (1), on l'observe néanmoins le plus communément chez les jeunes filles d'un tempérament sanguin ou d'une imagination ardente; chez celles qui, par excès de dévotion, se vouent à un perpétuel célibat; chez des femmes mariées que des époux trop faibles ne peuvent satisfaire; ou chez de jeunes veuves qui, naturellement lascives, ont été tout à coup privées de leurs jouissances ordinaires. Les femmes brunes, robustes, sanguines, et qui, selon l'expression vulgaire, ont *beaucoup de tempérament*, semblent y être plus disposées que les autres; et la prédominance des parties génitales, la grosseur ou le prolongement excessif du clitoris, ont toujours été regardés comme des causes de cette maladie.

---

(1) On lit dans le Dictionnaire des sciences médicales, vol. 14, pag. 593, qu'une dame, âgée de soixante-dix ans, étoit possédée de la plus dégoûtante fureur utérine. Sage et modeste jusqu'à l'âge de soixante-six ans, elle devint tout à coup d'une horrible impudicité. L'offre de sa fortune était l'un des moyens de séduction les moins ridicules qu'elle employait. Les plus obscènes pratiques lui étaient familières pour apaiser la férocité de ses besoins. (M. *Fournier.*)

La nymphomanie, qui, sous beaucoup de rapports, ressemble au satyriasis chez l'homme, se rencontre le plus ordinairement dans les climats chauds. Les grandes chaleurs semblent favoriser son développement; aussi l'observe-t-on plus souvent au printemps et en été que dans les deux autres saisons de l'année. On prétend que certaines odeurs peuvent la faire naître. Cette affection peut encore être entretenue ou déterminée chez les jeunes personnes par des vêtemens d'une étoffe grossière, comme de la serge, de la bure, par un séjour trop prolongé dans un lit doux et moelleux, par l'usage des chaufferettes, l'abus des bains chauds, des cantharides, des prétendus philtres amoureux; par les boissons alcoholiques, le café, un régime trop nourrissant, des alimens de haut goût et pris sans modération, une nourriture succulente et variée. On sait en effet que les écarts de régime sont la plupart du temps les causes premières des maladies. « Quand je vois, di- « sait *Addisson*, ces tables à la mode couvertes des richesses des « quatre parties du monde, je m'imagine voir la goutte, l'hydro- « pisie, la fièvre, la léthargie et la plupart des maladies en em- « buscade sous chaque plat. » Certes on ne peut dire une plus grande vérité en moins de mots.

La plupart des auteurs regardent encore comme cause de la nymphomanie le dérangement de quelque évacuation sanguine, la cessation des règles ou l'époque de leur apparition, la présence de certains virus, soit psorique ou dartreux, un prurit incommode aux parties génitales, une vie sédentaire et voluptueuse, un état de retraite et d'isolement, les excès en tout genre, les veilles prolongées, l'exercice trop fréquent du cheval, les danses trop lascives, l'urtication, la flagellation, l'abus du coït, des attouchemens lubriques, des préludes et des caresses indiscrètes, une continence trop prolongée, et par opposition l'onanisme contracté dès l'enfance ou à l'époque de la puberté, sont autant de causes que nous pourrons ajouter à celles que nous venons d'énumérer; et dans cette circonstance, je dirai, avec M. *Esquirol*, que la mas-

turbation, en imprimant au système nerveux une susceptibilité plus grande, quoique factice, la continence, en lui imprimant une activité trop énergique, doivent également prédisposer à la nymphomanie.

Il est rare que la maladie dont nous nous occupons parvienne à un certain degré d'intensité sans le concours de causes morales, qui ne sont elles-mêmes, la plupart du temps, que le résultat d'une éducation vicieuse et peu soignée. La nymphomanie peut donc être produite par une inclination amoureuse contrariée, un amour violent traversé par des volontés ou des circonstances invincibles; et l'on voit quelquefois survenir cette affection chez des jeunes filles, qui, cherchant à cacher le feu qui les dévore, essaient, mais en vain, de résister à l'impulsion de la nature. Tout ce qui peut mettre en jeu la sensibilité de l'utérus doit être regardé comme cause prédisposante de cette maladie. Ainsi une imagination trop exaltée par des lectures lascives, des conversations licencieuses, la vue de peintures, de statues ou d'objets indécens, une musique lente et harmonieuse, des amitiés trop tendres pour des personnes du même âge et du même sexe, les liaisons dangereuses, la fréquentation de certains spectacles où l'on met sans cesse l'amour et ses charmes sur la scène, la lecture des romans, dont les femmes sont si avides, surtout pendant la nuit, sont autant de causes capables de faire tomber les femmes dans ces désordres physiques et moraux qui caractérisent la nymphomanie. Quant au célibat, que quelques écrivains ont regardé comme prédisposant à cette affection, je dirai seulement que, quand l'éducation et le genre de vie sont coordonnés avec les principes de l'hygiène, il n'a pas toujours l'inconvénient que l'on se plaît à lui reprocher. Je reviendrai sur cet article d'une manière particulière, lorsque je traiterai du mariage, considéré comme moyen curatif de cette affection. Maintenant que nous sommes arrivés aux symptômes que présente la nymphomanie, il nous reste à examiner les différentes périodes qu'elle est susceptible de parcourir.

Symptômes de la Nymphomanie.

Je pourrais, à l'exemple des auteurs qui ont traité de la nymphomanie, admettre trois périodes, et les suivre jusqu'au moment où cette maladie dégénère en affection mentale; mais comme elle ne s'annonce pas la plupart du temps de la même manière dès son début, et que, tout en présentant toujours un appétit démesuré pour les plaisirs vénériens, elle offre autant de symptômes différens, selon ses progrès ou les personnes qu'elle attaque, j'ai cru devoir reconnaître dans cette maladie deux variétés bien distinctes, que j'appelerai, 1°. *nymphomanie lubrique*, 2°. *nymphomanie impudique*. Cette division convient d'autant mieux, qu'elle désigne de suite les degrés d'intensité de la nymphomanie, et rend la description de ses périodes plus claire et plus facile à saisir. Ce seul motif ayant déterminé mon choix, nous allons étudier les symptômes qui appartiennent à la première variété dans laquelle nous retrouverons les deux premières périodes des auteurs.

Première période. *Nymphomanie lubrique.* Cette première variété s'annonce assez ordinairement par des phénomènes qui sont communs à d'autres névroses; c'est-à-dire que, dès le début de la maladie, les femmes éprouvent une espèce de mélancolie amoureuse qui les rend taciturnes et inquiètes. Elles abandonnent leurs amies pour se livrer à leurs réflexions; rentrent-elles dans leur société, c'est pour y reparaître tristes, pensives et distraites. Déjà il n'y a plus d'appétit, plus de sommeil, une fièvre plus ou moins intense s'établit; un seul objet semble attirer leur attention, c'est l'amour seul qui les domine; la présence des hommes leur paraît agréable; elles se plaisent avec eux sans fixer aucun choix. Cherchent-elles à déguiser leurs sentimens, elles y réussissent un moment, mais elles finissent par se trahir elles-mêmes. Bientôt l'imagination est obsédée par des images lascives ou les idées les plus

obscènes ; un penchant difficile à vaincre leur fait désirer les plaisirs de l'amour ; leur sommeil, troublé par des rêves érotiques, est souvent interrompu par de fréquentes pollutions nocturnes, les désirs augmentent la violence. La nymphomane cherche alors un remède à ses maux : la masturbation est celui qu'elle oppose à sa passion effrénée, et lorsqu'elle vient à céder à la passion brutale qui la transporte, l'attouchement se fait sans témoin. Si l'éducation de la femme a été soignée, elle aura honte de sa conduite, et la pudeur l'empêchera, pendant quelque temps, de se livrer à ces honteuses manœuvres ; mais cet amendement dans sa situation, ce retour à la raison et à la sagesse, n'est que passager. (II.e Période des auteurs.) Bientôt cette jeune femme, naguère si chaste et si modeste, tient les propos les plus obscènes : ce qui n'était en apparence qu'une douce affection, qu'un tendre sentiment, se change bientôt en une passion violente ; toutes ses démarches sont hardies, ses discours lascifs et dépravés. Loin d'arrêter et de chercher à modérer son penchant, elle est avide de tout ce qui peut l'exciter, tels que liaisons tendres, peintures et livres lubriques, régime irritant, attouchemens répétés, même avec des personnes d'un autre sexe, conversations licencieuses, souvent suivies du coït, quand elle en trouve l'occasion ; elle met toute son adresse à faire tomber la conversation sur les plaisirs de l'amour ; tout entretien lui paraît insupportable quand il ne roule pas sur des objets voluptueux ; une simple plaisanterie un peu libre est écoutée avec un plaisir extrême. La nymphomane ne suit plus alors d'autre impulsion que celle de la nature ; elle dépose toute pudeur pour se livrer aux déréglemens de son imagination ; à la vue d'un homme, quel que soit son rang, son état et sa profession, la voix de la malade devient entrecoupée, ses sens se troublent, ses yeux sont étincelans, le pouls s'agite, la poitrine s'élève et s'abaisse d'une manière tumultueuse, la vulve se tuméfie, le clitoris s'allonge et se gonfle, les parties génitales sont dans un état d'irritation qu'il serait difficile de peindre. La femme alors met tout en usage pour séduire ;

elle sollicite les jeunes gens par des propos et des gestes expressifs et indécens ; elle semble les appeler au plaisir ; regards tendres, attitudes voluptueuses, tout est mis en usage pour captiver les hommes, ceux même qu'elle n'a jamais vus : tout en mendiant un secours que chacun croit devoir lui refuser, la nymphomane pousse quelquefois le délire jusqu'à se jeter dans les bras du premier venu ; souvent elle le provoque en public, et le force de satisfaire ses désirs. Lui donne-t-on un époux jeune et robuste, lorsqu'elle sort des combats amoureux, elle est plutôt lassée que rassasiée : éprouve-t-elle un refus et de la résistance de sa part, elle s'exhale contre lui en menaces et propos injurieux, rien n'égale sa fureur ; elle frappe, déchire tous ceux qui résistent à son impudique lasciveté, ou qui ont dédaigné ses premières avances ; le délire devient alors furieux. Ici commence le premier degré de la nymphomanie impudique.

De la Nymphomanie impudique. (IIIe période des auteurs.) A cette troisième période d'exacerbation, ce n'est point l'utérus seul qui est malade, les nerfs du cerveau semblent encore être plus dangereusement affectés : la maladie dégénère en manie des plus furieuses, caractérisée par la continuité du délire, la violence des emportemens et des désirs. Les femmes alors n'observent plus aucune retenue, leurs passions les transportent ; les gestes, les postures les plus variées et les plus dégoûtantes sont mises en jeu par ces nouvelles Messalines ; mille phantômes exaspèrent leur délire et se jouent de leur imagination déréglée : tantôt à un accès de fureur utérine succède une joie immodérée qui se manifeste par de grands éclats de rire ; tantôt des larmes abondantes et de profonds soupirs semblent attester la plus violente tristesse : le plus ordinairement elles s'imaginent voir des hommes, elles les appellent, et par leurs gestes et leurs propos, elles les invitent encore à mettre un terme à leur insatiable lasciveté ; enfin l'aliénation est complète.

Je me rappelle avoir vu, il y a quelques années, dans un des hôpitaux de Rouen, une fille qui présentait tous les caractères de la manie impudique parvenue à sa dernière période ; elle était dans un délire continuel, et rien ne pouvait réprimer sa passion. Victime d'un amour malheureux, cette fille s'introduisait dans le vagin des pierres, des bouchons de paille, des morceaux de bois ; et lorsque, dans l'intention de la rendre plus docile, on se vit contraint de lui attacher les mains, elle venait se frotter les parties génitales sur les barres de fer de sa loge pour se procurer encore de nouvelles jouissances. Une infirmière était spécialement chargée de la surveiller ; car son délire devenait plus furieux lorsqu'elle apercevait un homme. La vulve et le vagin, dont l'irritation était portée presqu'à la phlogose, rendaient un liquide sanieux et très-infect. Cette malheureuse est morte dans les plus affreuses souffrances, en conservant jusqu'au dernier moment le désir de se livrer aux plus violens transports de l'amour. Tels sont les principaux symptômes de la nymphomanie observés dans toutes ses périodes ; je passe maintenant à son diagnostic.

Diagnostic de la Nymphomanie.

D'après ce qui vient d'être dit dans le chapitre précédent, il est déjà facile d'entrevoir combien le diagnostic de la nymphomanie doit être difficile, surtout lorsque cette maladie ne commence qu'à se développer. Ses symptômes ne sont pas en effet tellement constans, qu'on ne puisse les méconnaître dans certaines circonstances; aussi les a-t-on souvent confondus avec ceux que présentent la *mélancolie amoureuse*, l'*érotomanie*, l'*hystérie*, l'*épilepsie*, les *convulsions*, la *démence*, enfin avec cette *ardeur utérine* ou *vaginale* qui tourmente fréquemment les femmes à certaines époques de leur vie. C'est, je crois, faute d'avoir bien observé que les auteurs ont commis cette erreur ; car il existe des nuances trop sensibles dans toutes ces affections pour que l'on puisse se

méprendre sur leur nature. La mélancolie amoureuse, par exemple, ne ressemble en aucune manière à la fureur utérine ; on ne remarque aucun désir vénérien chez les femmes qui en sont affectées ; la maladie se borne à un amour platonique qui ne les porte à commettre aucun excès impudique. Si l'on persistait néanmoins à vouloir lui trouver quelque similitude avec la nymphomanie, on ne pourrait prendre en témoignage que le dérangement des fonctions intellectuelles, qui peut être commun à chacune de ces deux maladies. On cite en effet des exemples de jeunes filles cloîtrées, qui, après avoir caché long-temps les motifs de leur mélancolie profonde, devenant folles tout à coup par les suites d'un amour tranquille et concentré, terminaient leurs jours d'une manière plus ou moins tragique ; mais cela ne suffit pas pour prouver que ces deux affections sont les mêmes. On ne confondra pas non plus la nymphomanie avec l'érotomanie, si l'on se rappelle que la nymphomane est toujours victime d'un désir physique, tandis que l'érotomaniaque est seulement le jouet de son imagination.

Quant à l'ardeur vaginale, que les anciens ont encore appelée *ardeur de matrice, nymphomanie prurigineuse*, on doit la regarder plutôt comme une cause prédisposante de la fureur utérine que comme un de ses caractères principaux. La femme à la vérité recherche avec ardeur le coït ; mais il s'en faut bien ici que l'acte vénérien soit le résultat d'un libertinage moral ; elle voudrait s'y livrer avec passion, mais elle craint toujours les embrassemens trop répétés, par la raison qu'ils sont douloureux pour elles. Les désirs ne sont donc dans cette circonstance que purement accidentels, puisque l'imagination de la malade n'y contribue en rien ; le prurit incommode que les femmes ressentent à l'utérus et à la vulve explique assez pourquoi elles deviennent aussi ardentes pour les plaisirs vénériens. On a vu en effet les jeunes filles s'excorier la vulve et l'enflammer, pour soulager la démangeaison qu'elles

éprouvaient dans ces parties, sans être cependant tourmentées par des idées voluptueuses.

Des dartres placées sur les grandes lèvres ou sur le clitoris, produisent souvent les mêmes inconvéniens. Dans ce dernier cas, le diagnostic est toujours facile; l'inspection des parties ne laissant aucun doute sur la nature de la maladie, on la rangera dans les affections herpétiques, pour lui appliquer ensuite le mode de traitement qui lui est convenable.

La nymphomanie est en général assez difficile à reconnaître dès son début. Les symptômes sont d'autant plus obscurs, que les malades prennent le plus grand soin à cacher leur situation, et qu'elles s'obstinent à garder le silence sur le siége et sur les causes de leur maladie. Souvent la fureur utérine n'est bien reconnue que lorsque les femmes sont tombées dans cet état de délire érotique qui décèle ce qu'elles mêmes ne peuvent plus taire. Les secours de l'art deviennent alors presque toujours inutiles. Il ne s'agirait donc pas de distinguer la nymphomanie quand elle est parvenue à son dernier degré d'intensité; il importerait aussi, pour la pratique, de la reconnaître dès la première période de son invasion. C'est dans cette circonstance que le médecin doit redoubler de zèle et d'attention; pour y parvenir, il tâchera de s'entourer de tout ce qui lui semblera propre à éclairer son diagnostic. Ainsi, après avoir remonté aux causes premières, il étudiera la mélancolie plus ou moins profonde de la jeune personne, ses mœurs, ses goûts, ses habitudes; il aura également égard à son éducation première, à son tempérament; il observera si la voix de la malade est entrecoupée, si ses soupirs sont langoureux, ses regards fixes et incertains; il tâchera enfin de surprendre son secret en lui parlant de la personne qu'elle paraît affectionner davantage. S'il ne parvient pas à son but malgré ses précautions, s'il reste encore incertain sur le jugement qu'il doit porter, il devra tenir compte du seul symptôme capable de le tirer d'embarras, et que l'on retrouvera toujours dans la nymphomanie; je veux parler du désir excessif que les femmes

manifestent pour les plaisirs de l'amour, comme c'est le signe vraiment *pathognomonique* de la fureur utérine. Lorsqu'à l'audace et à l'impudence des malades viendront se joindre les postures et les propos indécens, lorsqu'il verra les femmes se prostituer et chercher à assouvir d'une manière quelconque leur passion effrénée, il pourra prononcer en toute sûreté sur le caractère de cette cruelle maladie. Maintenant c'est à nous de faire connaître quelles peuvent en être les suites et les terminaisons.

Prognostic de la Nymphomanie.

Le prognostic de la nymphomanie est ordinairement assez équivoque : cette affection peut durer des semaines, des mois, des années, et, comme une foule d'autres maladies, elle est plus ou moins dangereuse, selon son ancienneté, ses complications, l'éducation, l'âge et le tempérament de la malade; elle est sujette aux récidives. On peut la regarder comme incurable, lorsque, parvenue à la troisième période, elle a pris tous les caractères de la manie impudique. La phthisie pulmonaire, la fièvre lente, le marasme, l'apoplexie, l'hystérie, l'épilepsie, la manie la plus complète, le suicide lui-même, en ont été souvent les suites ou les complications. Il n'est pas rare de voir des femmes, dans un accès de nymphomanie, se jeter dans des puits ou des rivières, se précipiter par des fenêtres, ou finir leurs jours par le fer ou le poison.

La nymphomanie néanmoins n'a pas toujours une issue aussi funeste; on l'a vue quelquefois se terminer par la santé. On doit bien en augurer quand la maladie est récente, que les accès qui ont lieu quelquefois par des pleurs sont moins longs, et que les intervalles qui les séparent sont plus éloignés.

Autopsie cadavérique.

On a trouvé chez les femmes mortes à la suite de fureur utérine, les ovaires turgescens et comme phlogosés, les trompes de *Fallope*

fermées ou en suppuration, l'utérus plus ou moins enflammé, le clitoris plus volumineux qu'à l'ordinaire.

Traitement.

Il ne s'agit pas seulement de reconnaître les causes, les symptômes, et de prévoir les suites de la nymphomanie ; il faut encore, pour parer aux accidens qui viennent d'être énumérés, chercher à guérir cette maladie, ou du moins tâcher d'en pallier les accès lorsqu'ils sont dans leur plus grand état d'exacerbation; l'hygiène nous fournit pour y parvenir les ressources les plus précieuses, et si la matière médicale ne nous offre pas autant d'avantages, il n'en est pas moins vrai qu'il existe des médicamens dont l'emploi rationnel peut devenir quelquefois très-utile.

Le traitement de la nymphomanie peut donc être divisé en moyens *thérapeutiques* et en moyens *hygiéniques*, et comme dans l'un et l'autre cas le traitement n'est pas susceptible d'être soumis à des règles générales, on conçoit qu'il doit varier suivant les causes de la maladie, ses périodes, ses complications, l'âge, le tempérament, et les forces de la malade. Nous allons examiner successivement ces différens modes de traitement, et nous rappellerons avec la plus scrupuleuse attention les modifications que peuvent leur faire subir chaque période de la maladie.

Moyens thérapeutiques. Ils se bornent ordinairement aux antiphlogistiques et à quelques antispasmodiques : on prescrit donc avec avantage les boissons rafraîchissantes, calmantes, nitrées ou acidulées; les infusions chicoracées, que l'on rend légèrement laxatives par l'addition de la manne et du séné, du sulphate de soude, ou de la crème de tartre; les bouillons de veau ou de poulet, le petit-lait et les émulsions nitrées; on emploie avec un égal succès les lavemens narcotiques et émolliens. Pour calmer l'irritation des parties génitales, on pourra avoir recours aux fomentations et aux cataplasmes faits avec les décoctions de morelle,

de laitue, de ciguë, ou des capsules de pavots : quant à l'eau distillée et au sirop de nymphéa, à l'extrait de chenevis, au camphre uni à l'opium, auxquels on avait cru reconnaître une vertu toute particulière, l'expérience en a fait justice. On a remarqué en effet que l'usage prolongé de quelques-unes de ces substances affaiblissent l'estomac et ralentissent les digestions.

On a souvent employé dans la deuxième période les saignées générales, particulièrement celles de la temporale et de la jugulaire, les ventouses scarifiées, les sangsues au cou ou à l'anus; mais il faut en user modérément, surtout si la femme était épuisée par le coït ou la masturbation; il serait même prudent de ne point y recourir en pareil cas. Ce n'est que quand il y a des signes non équivoques de pléthore, ou que la nymphomanie est le résultat de la suppression des règles, que les saignées doivent être pratiquées.

La troisième période ou *manie impudique*, exige le même traitement que la manie proprement dite : on pourra, dans cette circonstance, recourir aux bains tièdes ou froids, à l'immersion subite dans l'eau froide, aux pédiluves, aux douches, à l'application de la glace sur la tête, aux drastiques, aux exutoires, aux saignées générales. Mais, je le répète encore ici, on doit être circonspect sur l'emploi de ces derniers moyens, qui doivent encore augmenter la faiblesse et l'irritabilité : on peut consulter à cet égard le traité médico-philosophique de l'aliénation mentale par M. le professeur *Pinel*, et l'on verra que ce célèbre praticien est loin d'approuver cette pratique. En voilà assez sur cette matière : je passe au second mode de traitement, dans lequel nous retrouverons des moyens de guérison plus efficaces et plus variés; et pour cet effet je procède à l'examen des six choses dites *non-naturelles*, qui constituent la matière principale de l'hygiène.

Moyens hygiéniques. Quelle que soit la cause de la maladie, il importe surtout de faire respirer à la malade un air libre, pur, et

d'une température douce et fraîche. On lui conseillera d'aller habiter une campagne riante, très-éloignée de la ville; les agrémens que lui offriront ses différens sites, la vie frugale que l'on y mène, contribueront beaucoup à son rétablissement.

Les vêtemens, par leur nature et leurs qualités, devront être à raison de la température; ils seront légers, nullement gênans, un peu plus chauds le soir que dans la matinée. Les lits ne seront ni trop mous, ni trop moelleux, ni trop chauds; pour les rendre plus frais, on fera retirer la plume et la laine; la malade couchera, autant que possible, sur une paillasse ou sur des matelas de crin : les lits trop chauds seraient nuisibles; la laine et le duvet, par exemple, en concentrant la chaleur, ne pourraient qu'irriter les parties génitales : on l'empêchera de rester trop long-temps au lit, surtout quand elle ne dormira pas; un séjour trop prolongé dans un lit doux et bien moelleux pourrait déterminer de funestes habitudes en favorisant la mollesse et l'oisiveté.

On fera bien d'interdire aussi ces foyers mobiles que les femmes ou les filles mettent sous leurs vêtemens. Les chaufferettes, par la chaleur qu'elles impriment aux organes génitaux, les excitent davantage; souvent même elles produisent un effet contraire, c'est-à-dire qu'elles les relâchent au point d'engendrer des leucorrhées assez difficiles à arrêter.

Les bains devront être pris modérément, et réussissent chez les personnes éminemment nerveuses. Le traitement ne s'oppose point non plus aux lotions, qui devront être tièdes et mucilagineuses.

La qualité des alimens dont la malade doit user n'est pas moins à considérer que les choses précédentes. Son régime de vie, dans cette circonstance, se bornera à une nourriture végétale; on prescrira les alimens légers, les fruits rouges dans la saison, des boissons acidulées, la limonade, le vin tempéré avec beaucoup d'eau. Je n'ai pas besoin de dire qu'il faudra interdire les alimens échauffans ou trop irritans, les boissons alcoholiques, le thé, le café. En

général, une nourriture succulente ou rendue échauffante par des aromates, des épices, peut produire les plus graves accidens; je me suis expliqué à ce sujet en parlant des causes de la nymphomanie en général.

Les sécrétions et excrétions seront favorisées et excitées par les moyens simples, lorsque la marche en sera ralentie ou suspendue. Ainsi il faudra entretenir la liberté du ventre dans le cas de constipation, rétablir les règles, si elles se suppriment; les remèdes qui conviennent en pareil cas rentrent dans le domaine de la thérapeutique.

Les exercices, les amusemens, et même le sommeil, méritent quelques considérations relativement au traitement de la nymphomanie. On retirera un grand avantage de la promenade du matin dans les endroits qui offriront à la malade des objets capables de récréer son imagination; des voyages dans des climats rians et pittoresques; les travaux des champs, du jardinage, les soins domestiques, la dissipation, un travail manuel, des jeux qui amusent et qui captivent, offrent des ressources très-précieuses pour modérer les transports de la fureur utérine. L'exercice amenant la nécessité du repos, l'un et l'autre doivent se succéder d'une manière convenable. Le sommeil et l'exercice devront donc être modérés : les veilles prolongées seraient nuisibles aux malades; elles pourraient exciter des souvenirs funestes, et les engager à se livrer à des lectures nocturnes, qui aggraveraient les symptômes de la maladie.

On connaît trop bien l'influence du moral sur le physique pour négliger cette partie essentielle du traitement de la nymphomanie; et comme les passions de l'âme et la sensibilité, portées à l'excès, peuvent avoir une influence marquée dans la maladie qui nous occupe, la première indication à remplir sera d'éloigner tout ce qui pourrait les faire naître ou les augmenter; on y parviendra en séquestrant pour ainsi dire les malades de la société des hommes, et en leur donnant pour compagnes des personnes dont les sages conseils ne pourraient que leur être avantageux; on évitera de

leur offrir des spectacles dont la vue pourrait laisser de dangereux souvenirs ; on tâchera de les distraire par tous les moyens possibles, et, dans bien des circonstances, les promenades, les voyages, le travail de l'esprit, la musique, la lecture, etc., ont eu de grands avantages : il faudra seulement être très-prudent dans le choix des ouvrages que l'on mettra entre leurs mains; les romans surtout seront proscrits. Ces brochures, où l'amour est ordinairement peint sous des couleurs très-séduisantes, ne servent qu'à exalter l'imagination des femmes. Rarement on aura recours à la musique ; sans l'interdire tout-à-fait, on évitera ce genre d'amusement ; des sons doux et harmonieux, en disposant quelquefois les femmes à des affections tendres, pourraient avoir des effets dont le système nerveux recevrait bientôt des influences funestes. J'ai connu une dame qui aimait la musique avec passion, et qui ne pouvait entendre toucher de l'harmonica sans éprouver des convulsions dont les accès duraient plusieurs heures. « Offrez aux « jeunes gens, dit Rousseau, des spectacles qui les retiennent, et « non des spectacles qui les excitent ; donnez le change à leur ima- « gination naissante par des objets qui, loin d'enflammer leurs sens, « en répriment l'activité ; éloignez-les des grandes villes, où tout « présente à leurs yeux des plaisirs qu'ils ne doivent connaître que « quand ils sauront les choisir ; ramenez-les dans les premières « habitations, où la simplicité champêtre laisse les passions de leur « âge se développer moins rapidement ; ou, si le goût pour les arts les « attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, « une dangereuse oisiveté ; choisissez avec soin leurs sociétés, « leurs occupations, leurs plaisirs ; ne leur montrez que des ta- « bleaux touchans, modestes, qui les animent sans les séduire, et « qui nourrissent leur sensibilité sans émouvoir leurs sens. Songez « qu'il y a partout quelques excès à craindre, et que les passions « immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en peut éviter. » C'est surtout au moment où la nature va susciter de grands changemens dans toute la constitution de la femme, c'est à l'époque

de la puberté que de semblables avis pourront être salutaires.

On a vu très-souvent la nymphomanie être le résultat d'un amour violent et contrarié : nul médicament, dans ce cas, ne pourrait guérir cette maladie. Si des obstacles puissans s'opposent au mariage, comme les causes morales demandent des secours moraux, a dit un auteur, il faut alors l'attaquer par les moyens qui parlent au cœur et à l'esprit; en conséquence, on ne négligera rien pour faire oublier à la malade l'objet aimé : les prières, les exhortations pourront être quelquefois employées; les tendres consolations d'une mère prudente, des conseils plus indulgens que sévères, seront autant de moyens capables d'arrêter le mal dans son cours. Cependant, si la maladie se développe chez une personne d'un tempérament ardent, et que rien ne s'oppose au mariage, il faudra y recourir sans délai; ce moyen a souvent réussi beaucoup mieux que les boissons humectantes, les saignées, les bains, le petit-lait, le *nymphéa*, etc., etc. *Zacutus* rapporte en effet « qu'une jeune fille « nymphomane, dont les parens trop sévères contrariaient les « amours, voulait, dans un accès de désespoir, se précipiter dans « un puits, lorsqu'on la maria à un jeune homme vigoureux et « très-ardent, auquel elle s'attacha comme une sangsue, dit l'au- « teur. Ce remède eut les plus heureux effets. La jeune personne « reçut pour ainsi dire un nouvel être; ses grâces reparurent sur « son visage, et son embonpoint revint avec une bonne santé. » Zacutus Lusitanus, *de furore uterino*, lib. 2, observ. 84.

Quoique plusieurs observations prouvent l'efficacité du mariage dans la nymphomanie, ainsi que dans plusieurs autres affections de ce genre, il ne faut pas néanmoins le conseiller inconsidérément; il peut, à la vérité, en fixant la mobilité de l'utérus, calmer les accès de fureur utérine, mais les inconvéniens qui peuvent en résulter sont loin de compenser les avantages que l'on croit en retirer; les femmes auxquelles on aura conseillé le mariage devront user modérément des plaisirs conjugaux. L'usage du coït trop souvent répété, loin d'éteindre le feu qui les dévore, ne ferait que l'aug-

menter, et l'extase de la volupté portée à l'excès, en se répétant souvent, pourrait occasionner chez elles la folie ou la consomption. Je ne dirai rien de ces manœuvres incendiaires dont parlent *Galien*, *Haller*, *Tissot*, dans leurs écrits ; ce moyen indécent ne doit jamais être mis en pratique : non-seulement les mœurs s'y opposent, mais encore il ne pourrait qu'être nuisible par l'excitation qu'il imprimerait à tout le système nerveux.

C'est surtout dans la troisième période de la maladie qu'il faudra redoubler de zèle et de vigilance auprès des femmes nymphomanes ; on ne les laissera jamais seules, de peur qu'elles ne se livrent à la masturbation ; on les surveillera, s'il est possible, pendant la nuit ; on écoutera avec patience ces malheureuses, et, dans les intervalles de calme, on leur parlera avec douceur, en cherchant à leur faire reconnaître le tort qu'elles se font à elles-mêmes par leur conduite déréglée. Si l'on reconnaît un amendement dans la situation de la malade, si l'on croit s'apercevoir que sa raison revient peu à peu ; on aura pour elle encore plus de complaisance et d'égards ; il faudra, pour ainsi dire, se rendre esclave de ses volontés ; on lui procurera des occupations qui, sous l'apparence d'un amusement, pourraient l'intéresser et la distraire des idées obscènes qui viendraient encore la tourmenter ; enfin, à l'aide d'un traitement moral et tout-à-fait hygiénique, si on n'obtient pas l'entière guérison de la nymphomanie, on parviendra du moins à diminuer son intensité. Je vais, dans cette occasion, rapporter une observation qui viendra assez à l'appui de ce que j'avance, bien que la maladie n'ait présenté que les caractères de la nymphomanie lubrique.

OBSERVATION.

Madame D***, âgée de 26 ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, et d'une constitution érotique, avait toujours joui d'une parfaite santé jusqu'à l'âge de 18 ans, époque à laquelle, ayant

perdu tout à coup sa gaîté ordinaire, elle tomba dans la mélancolie la plus profonde. Ses parens, ne sachant à quoi attribuer une tristesse aussi subite, employèrent tous les moyens imaginables pour la retirer de cet état d'abattement, d'autant plus désespérant qu'il n'était pas naturel : promenades, bals, spectacles, concerts, rien ne fut épargné pour y parvenir. Mais cet excès de zèle, loin d'être favorable à la jeune malade, ne fit qu'aggraver encore sa situation. Lancée dans le monde, où elle rencontrait nombreuse compagnie, elle trouva dans ces mêmes sociétés les plaisirs et les moyens de dissipation qui animèrent bientôt son imagination naturellement ardente : à cette mélancolie profonde, dont elle seule connaissait la véritable cause, succéda une gaîté folle, qui augmentait toutes les fois que madame D*** se trouvait avec des personnes d'un autre sexe ; un penchant irrésistible l'entraînait vers les hommes ; elle aimait à se rencontrer avec eux ; et lorsque, par hasard elle se livrait à ses méditations, toutes ses pensées se dirigeaient vers ceux qu'elle avait vus la veille. Elle se faisait alors de douces illusions ; et lorsque, ne pouvant plus se contraindre, elle allait au-devant des jeunes gens, elle les agaçait en accompagnant très-souvent la parole du geste. (La malade m'avoua par la suite cette dernière circonstance.) Honteux de voir de semblables désordres chez une fille chérie, à laquelle on avait prodigué tant de soins, ses parens appelèrent un médecin, qui prescrivit les bains, les saignées répétées, les potions calmantes, l'opium, l'assa-fœtida, etc. Ces moyens n'ayant eu aucun effet, il conseilla le mariage, comme un remède dont on pouvait espérer quelque succès : à vingt ans, madame D*** fut mariée. On crut d'abord apercevoir une amélioration notable dans son état, mais elle ne fut pas de longue durée ; devenue veuve au bout de quelques mois, les accès érotiques furent plus violens que jamais ; souvent ils dégénérèrent en fureur, et madame D*** fut obligée de s'abandonner de nouveau à tous les dérèglemens de sa passion ; enfin, tourmentée sans cesse pour les désirs factices que créait son imagination délirante, elle chercha dans les bras

d'un second époux à calmer son ardeur démesurée pour les plaisirs de l'amour ; son bonheur ne fut que momentané, car elle perdit encore une fois l'objet de sa plus tendre affection : son mari la quitta en effet peu de temps après son mariage pour se rendre en Allemagne, où il mourut, en 1815, des suites de ses blessures.

C'est à peu près vers cette époque que j'eus occasion de voir les parens de cette jeune dame, avec lesquels je suis lié de la plus étroite amitié. Ce sont eux qui me donnèrent les premiers renseignemens qui me guidèrent momentanément pour mon traitement. Dès l'instant où je fus consulté sur l'état de la malade, je crus reconnaître que le mariage, loin de lui avoir été utile, n'avait fait qu'aggraver les accidens Voulant donc éloigner d'elles tout ce qui pourrait exciter son imagination, je gagnai sa confiance, et l'engageai à fuir le grand monde, à quitter Paris, pour se retirer à la campagne, où elle vivrait sobrement. Je prescrivis en outre un régime lacté, un exercice modéré, des promenades du matin, et je priai la malade de tenir les notes les plus exactes sur sa santé, d'inscrire jour par jour les changemens qui pourraient survenir dans son nouvel état, et cela avec les plus minutieux détails ; on voit que mon seul dessein, en lui donnant cette occupation, était de la distraire en portant son attention sur un seul objet. L'amitié que cette dame m'avait toujours témoignée ne me laissa aucun doute sur son obéissance. Elle suivit en effet aveuglément mes conseils, et j'ai aujourd'hui la douce satisfaction d'apprendre d'elle-même qu'en employant un traitement qui paraît si simple en apparence, j'étais parvenu à triompher d'une maladie contre laquelle avaient échoué jusqu'alors toutes les ressources de l'art : elle m'écrivait dans une de ses dernières lettres (et je transcris ici ses propres expressions) : *Je me félicite tous les jours, mon cher monsieur, de n'avoir négligé aucun de vos avis, car il ne me reste plus rien de mes anciennes habitudes ; je vons avoue franchement que l'attention que je mets à rédiger mon journal de santé, par la distraction que ce travail me procure, a singulièrement contribué à mon*

rétablissement : au moins, vous avez trouvé un remède à mon mal sans employer les saignées, l'eau chaude, les somnifères, etc. Croyez. . . .

On me blâmera peut-être d'avoir rapporté cette observation, qui n'a rien de curieux par elle-même; je répondrai à cette objection que je n'ai eu qu'un but en la transcrivant dans cette dissertation; celui de prouver que dans l'affection que je viens de décrire, comme dans une foule d'autres maladies nerveuses, les moyens hygiéniques ont eu souvent plus de succès que les prétendus *antiaphodisiaques*, vantés avec si peu de raison par la plupart des anciens médecins.

Comme je n'ai plus rien à ajouter à ces différentes considérations, je terminerai ici ce que j'avais à dire sur la nymphomanie : « Maladie étonnante par la simplicité de sa cause, maladie dé-« goûtante par ses effets, et qui transforme tôt ou tard la fille « la plus timide en une bacchante, et la pudeur la plus délicate « en une audace furieuse, dont n'approche pas même l'effronterie « de la prostitution. » (*Cabanis.*)

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* LORRY).

I.

In omni morbo mente valere, et benè se habere ad ea quæ exhibentur, bonum : contrarium verò, malum. *Sect.* 2, *aph.* 33.

II.

Si metus et tristitia multo tempore perseverent, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.

III.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.

IV.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

V.

Mulieri ab uterinâ passione vexatæ, aut difficulter parienti, sternutatio superveniens, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 35.

VI.

Insanientibus, si varices, vel hæmorrhoïdes supervenerint, insaniæ solutio fit. *Sect.* 6, *aph.* 21.